

FRANÇOISE ASCAL
M.M.

Il fallait que cela se passe un jour où elle serait seule. Sinon elle aurait trop peur. Elle n'oserait pas. Invisiblement ligotée par des années de silence autour de cette période qui commençait à s'estomper : son adolescence. Saison lointaine, embrumée, mais cependant lumineuse encore. Jamais vraiment éteinte.

L'occasion s'était présentée. Enfants en vacances, mari absent, elle se décida à faire la plongée dont elle rêvait depuis quelque temps. La grange attenante à la maison était pareille à un grenier de grand-mère. Il s'y amoncelait des malles, des cartons, des journaux, des jouets cassés qu'on n'avait pas eu le cœur de jeter. D'un recoin particulièrement obscur, elle tira un sac de toile. Elle eut le sentiment de commettre un rapt dans sa propre demeure. Le contact du jute, rapeux et légèrement humide, faisait naître au bout de ses doigts un étrange plaisir furtif. Non, décidément, le poids du passé, réfugié dans ce sac, ne s'était pas volatilisé avec le temps, et son pouvoir presque magnétique n'était pas désamorcé...

Près de la cheminée, elle renversa d'un coup le contenu du sac : lettres, enveloppes, papiers, photos croulèrent sur le carrelage, libérant dans leur chute quelques brins de bruyère, une primevère décolorée, un timbre exotique pareil à un rêve d'enfant. Agenouillée, elle commença lentement l'exploration. Il n'était pas question de se jeter avidement sur ces secrets accumulés, livrés soudain à ses yeux, à ses mains, à ses sens. Les lettres qui gisaient aujourd'hui avec leurs taches d'humidité, leurs bords effrangés, leurs encres délavées et leurs mots parfois illisibles avaient quelque chose de précieux à lui restituer, et il importait que chacune fût l'objet d'une

attention pénétrante. Alors seulement elle saurait peut-être d'où elle venait, qui était cette jeune fille à laquelle des inconnus, des amis, des familiers s'étaient un jour adressés. Comme dans un miroir elle verrait se former une image déposée en creux parmi les réponses et les questions qu'elle avait dû elle-même provoquer. Une silhouette confisquée apparaîtrait à la lueur de tous ces fragments épars. Et ce «nom de jeune fille» inscrit sur chaque enveloppe, insolite à force d'éloignement, redeviendrait familier, se gonflerait de sève, palpiterait à nouveau dans sa gorge.

Après quelques coups de filet heureux lui restituant la saveur des passions encore nimbées d'enfance, après quelques étonnements quant à ses rapports avec sa mère, ses frères, après l'inévitable surgissement de l'«amie-sœur-complice» (mais celle-ci, l'oublie-t-on jamais ?), elle se fit prendre au piège d'une petite écriture discrète et fine, nerveuse, couvrant d'innombrables feuillets signés laconiquement «M.M.». De longues coulées de mots s'étaient immobilisés là, serrés les uns contre les autres, penchés comme pour courir plus vite. Il lui sembla les voir pour la première fois. Nulle émotion, nul souvenir ne s'y rattachaient. Elle pénétra plus avant dans sa lecture, jusqu'à ce qu'un visage, encore flou, se mit à monter d'entre les lignes. Visage d'une blancheur de cire, impassible, froid. Le regard, pourtant, faisait contraste, vif, aigu, pailleté d'humour. Un grand jeune homme mince, le cou pris dans une écharpe de soie blanche, finit par apparaître tout à fait, avec sa prestance d'aristocrate, ses gestes mesurés, son langage policé. Puis le souvenir se précisa, et d'un coup lui fut rendu le sentiment d'ennui éprouvé à ses côtés. Elle se remémora quelques promenades main dans la main dans un Paris printanier, saturé du pollen volatile des marronniers en fleurs, elle se souvint de quelques vagues caresses, furtives et comme avortées. Elle avait fini par fuir instinctivement le contact déroutant du jeune homme, lointain, beau et froid comme un marbre grec. Sans doute, à l'époque, n'avait-elle fait que parcourir du bout des yeux cet interminable courrier, traverser avec désinvolture cette masse de mots graves, tranchants ou cyniques. N'était-elle pas alors comme un animal qui folâtre, grapillant dans les lettres les seuls «je t'aime» ou «tu me manques» qui la nourrissaient comme du miel, en dépit de leur banalité ? Mais les lettres de M.M. ne recelaient pas le moindre «je t'aime», pas la moindre tendresse légère, ni le moindre cliché adolescent auquel s'accrocher lorsqu'on a dix-sept ans et l'envie de mordre à même la pulpe de la vie. Ses rires, ses fou-rires, et jusqu'à sa rondeur

encore enfantine n'avaient pas eu accès à cet univers désenchanté. Aucun chemin possible n'aurait pu la conduire à ce qui se jouait entre ces feuillets. Et le jeune homme, usé avant d'avoir vingt ans, était resté seul dans sa forteresse intellectuelle. C'est en pure perte qu'il avait déroulé pour elle d'admirables raisonnements philosophiques.

Les lettres de M.M. couvraient avec assiduité une période de deux ans. Puis le rythme s'était peu à peu distendu, quelques envois s'égrenant encore comme les dernières notes d'une fugue avant le retour au silence. M.M., enfin lassé, s'était tu. Mais après un intermède d'un an, elle reçut une ultime lettre, pareille au dernier message d'un voyageur lointain qu'on ne reverra plus. Le ton était bien dans la lignée des précédentes, peut-être à peine plus ironique, mais le voile de pudeur qui amortissait tous les sentiments s'était par endroits déchiré : M.M. se laissait aller à lui confier combien il avait rêvé d'elle...

Avec quelque vingt années de retard, le charme insolite des feuillets la pénétra. Elle lut et relut, ne cessant de discerner des sens cachés derrière la façade des mots les plus retenus. Elle fut saisie par la gravité avec laquelle M.M. questionnait la vie. Il lui semblait entrer en résonance avec ce qui se disait là, et que de mystérieuses affinités se faisaient jour. Comment ne les avait-elle pas perçues ? Comment avait-elle pu être aveugle et sourde à ce qui se devinait si bien aujourd'hui, en filigrane ? Avec évidence, M.M. ne parlait que pour elle. Elle ressentait sa présence en cet instant, jusque dans la pièce, et chacun de ses mots se déversait en elle comme un aliment dont elle aurait été affamée. Touchée. Droit au cœur ! Comme si la cible visée autrefois par M.M. était soudain atteinte par une flèche vagabonde, qui pour avoir fait des détours n'en parvient pas moins au but.

Dès lors, elle ne cessa de penser à M.M. Elle fut prise d'une irrésistible envie de le retrouver. La rencontre qu'elle avait sottement manquée, il fallait maintenant qu'elle la fasse. Quel homme était-il devenu ? Vivait-il toujours à Paris, dans le luxe et l'ennui ? S'était-il suicidé d'un geste élégant, à minuit devant sa fenêtre, tandis que la neige étoilait un pur ciel d'hiver ?

Elle désira avec violence le rejoindre.

Sa vie si droite, si parfaitement engagée sur des rails implacables, lui parut soudain s'immobiliser dans un équilibre périlleux. Elle allait faire le pas de côté qui allait tout changer, un imprévisible croche-pied au destin.

Pas un instant elle ne douta de pouvoir retrouver M.M. En effet, elle repéra bientôt son nom dans un annuaire. Elle enfila à la hâte un grand manteau de laine mousseuse, d'un vert lumineux, presque turquoise. Les arcs-en-ciel n'étaient pas loin de fleurir dans son ciel gris, qu'animait soudain la tempête du désir. Et tandis qu'elle conduisait rapidement, un pétilllement inconnu lui montait le long de la colonne vertébrale, comme de petites bulles de champagne, légères et vives, aériennes. L'ivresse et la grâce irriguaient son corps, un printemps nouveau lui était offert.

*

Renversé dans son fauteuil de cuir havane, M. feuilletait distraitement le journal du soir. Il venait de passer une robe de chambre et une fois de plus avait constaté combien il s'était épaissi depuis quelque temps. Corps relâché, affaîssé, à l'image, songea-t-il, de sa lassitude et de ses renoncements. Une odeur fort agréable de volaille rôtie, parvenant de la cuisine, l'empêcha de poursuivre plus avant les vagues réflexions qui s'amorçaient.

Quel était donc le menu ce soir ? Avec habileté, Anna s'affairait à détacher les filets de canard. L'œil réjoui, M. se pencha sur le plat pour en humer tout le parfum. Un mince filet de sang s'échappait de la viande dorée à point. Alors, brutalement, sans qu'il pût endiguer le flot d'images, M. fut envahi par la vision de ce terrible accident, qui avait eu lieu au début de l'après-midi. Presque devant sa porte, alors qu'il sortait de chez lui, un attroupement l'avait attiré. Une femme venait d'être renversée sur la chaussée. Le choc avait dû être d'une violence extrême, car elle gisait horriblement mutilée, sang répandu en larges flaques, aussitôt absorbées par des lambeaux de lainage d'un vert presque turquoise, strident comme un cri.

Il eut un haut-le-cœur. Sûr qu'il n'aurait pas dû se pencher ainsi par-dessus les épaules faisant cercle autour du corps déchiqueté : le magret de canard, dont il se réjouissait tant, allait en être stupidement gâché.

Françoise Ascal

Françoise Ascal, après avoir longuement travaillé l'argile (poterie et sculpture), s'engage depuis 1980 dans une recherche alliant écriture et dessin. Elle est coanimatrice depuis sa création en 1978 de la revue *Art et Thérapie*. Elle a publié en 1985 *Le Pré* à l'Atelier de la Feugraie.